

pour un livre de vous, je ne voudrais pas être grossier mais les ventes de votre dernier livre n'ont pas été bien fameuses, vous voulez que j'appelle tout de suite pour demander les chiffres à ma comptable ? En deux ans cet homme avait vendu près de vingt mille exemplaires de mes livres, il n'avait pas fait pour moi la moindre ligne de publicité, voilà que des circonstances m'amenaient à trembler devant lui pour réclamer, même pas une avance mais un décompte de droits d'auteur qu'il me devait, et il me répliquait « Oh ! et puis vous m'énervez avec votre odieuse sensiblerie ! Mettez-vous une bonne fois dans la tête que je ne suis pas votre père ! »

Le lendemain de cette cérémonie des Oscars qu'il avait suivie à la télévision, peut-être jaloux on ne sait jamais que je ne l'y aie pas convié, Jules passa chez moi et me coupa les cheveux. Il avait l'habitude mais ce dimanche matin-là, sans prévenir, sans me consulter, il sacrifia la quasi-totalité de ces boucles blondes qui avaient tellement associé dans l'esprit des gens ma physionomie, avec mon visage un peu rond, à celle d'un angelot, la décapant radicalement pour y sculpter tout à coup un long visage anguleux, un peu émacié, au front haut, un semblant d'amertume sur les lèvres, une tête inconnue de moi et des autres, qui furent frappés de stupéfaction lorsqu'ils la découvrirent et m'accusèrent plus ou moins violemment de les avoir abusés jusque-là avec une personnalité qui n'était pas la mienne, celle précisément qu'ils avaient aimée, Jules qui avait commis ce sacrifice le premier, puis Eugénie qui poussa des cris de terreur dans le bureau du journal en disant que j'avais l'air trop méchant, enfin Muzil qui reçut comme un coup de barre dans l'estomac quand il m'ouvrit sa porte, me

demandant un temps d'acclimatement pour se remettre de son choc alors qu'il m'avait encore vu la veille au soir à la télévision avec ma tête de toujours. Je suis content aujourd'hui que, exactement trois mois après sa mort, Muzil ait eu l'occasion de faire connaissance avec ma tête de trente ans qui sera certainement, un peu plus creusée, ma tête de mort. Je suis heureux que le geste de Jules fit que je n'eus pas à cacher Muzil vivant ma vraie tête d'homme de bientôt trente ans, car il eut ce jour-là, après avoir lutté en lui-même contre un mouvement d'effroi et de recul, la générosité, à force de concentration, d'admettre cette tête enfin vraie, et de déclarer qu'au fond il la préférait la tête qui avait fait qu'il m'avait aimé, ou plus précisément qu'il la trouvait plus juste, et plus adéquate à ma personnalité que ma charmante tête d'angelot bouclé. Il se déclarait finalement ravi du sacrifice de Jules, et il en tapait de joie dans ses mains voilà comment était Muzil, cet ami irremplaçable. À cette époque il me réclama les coordonnées d'un notaire, que j'empruntai à Bill qui venait de faire un testament en faveur du jeune homme dont il était amoureux, « à condition qu'il ne meure pas de mort violente », réduisant par là les risques d'assassinat. Muzil était rentré perplexé de cette visite chez le notaire : il voulait tout léguer à Stéphane, bien entendu, mais le notaire lui avait expliqué que cette succession d'homme à homme sans lien légal solderait fiscalement en défaveur de Stéphane, à moins qu'il ne plaçât son argent en tableaux de valeurs qui pourraient subrepticement passer à sa mort d'un appartement dans l'autre. Muzil me dit ce jour-là avec

l'air adorable qu'il avait lorsque je parlais de chez lui et qu'il m'envoyait un dernier baiser du bout de son index pointé sur ses lèvres : « Et puis j'ai pensé à te laisser un petit quelque chose. »